

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 21

Artikel: Partie de boules
Autor: Gaillard, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225275>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques 11.1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

UN OUVRAGE OUBLIÉ

« Virgile », traduit en patois romand.

SACHANT que rien de ce qui est littéraire ne m'est indifférent, une demoiselle vaudoise m'a aimablement envoyé récemment un ouvrage qui m'a paru présenter de l'intérêt. Il a pour titre *Morceaux en patois de la Suisse romande*. Publié à Lausanne, en 1848, par la librairie Martignier & Cie, il reproduit un livre imprimé à Fribourg en 1788, donc soixante ans auparavant, et intitulé : *Bucoliques de Virgile en dix églogues, traduites en vers alexandrins et dialecte gruyérien par un poète helvète-nuithonien, et dédiées à tous les compatriotes amateurs de la poésie et protecteurs des sciences et des arts*. L'auteur de cette œuvre, qui n'avait pas peur des longs titres, comme on le voit, est un avocat fribourgeois, nommé Python, du village d'Arconciel. Il fut, paraît-il, en son temps, un romanisant enthousiaste.

Je suis persuadé que le distingué rédacteur en chef du *Conteur vaudois* connaît l'ouvrage de Maître Python ; mais il est possible que beaucoup de patoisants amateurs dans mon genre ne l'aient jamais lu. C'est pour eux que je voudrais en citer quelques passages, supposant que la langue de l'avocat fribourgeois se rapproche du patois vaudois. Je citerai un fragment de l'Eglogue IV, la célèbre « Ode à Pollion », dans laquelle Virgile, célébrant l'enfant du consul, qui va naître, et ramener l'âge d'or sur la terre, annonce une ère nouvelle. On a voulu voir dans cette pièce admirable une prophétie sur la venue du Christ.

Pour ne pas trop allonger cet article, je donnerai quelques vers seulement de l'Eglogue avec la traduction française et celle de Python en vers romands :

Sicelides Musæ, paulo majora canamus...
Ultima Cumœi venit jam carminis ætas :
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.
Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna ;
Jam nova progenies cœlo demittitur ætha.
Tu modo nascenti puero, quo ferrea primum
Desinet, ac toto surget gens aurea mundo,
Casta fave, Lucina : tuus jam regnat Apollo.

En prose française, cela veut dire :

O Muses de Sicile, chantons des choses plus élevées... Il est venu ce dernier âge prédit par la sibylle de Cumes ; le grand ordre des siècles révolus recommence ; déjà revient la déesse Astrée (la Justice) et avec elle le règne de Saturne ; déjà du haut du ciel descend une race nouvelle. O chaste Lucine, protège cet enfant dont la venue doit bannir le siècle de fer et ramener l'âge d'or dans le monde entier ! Car déjà règne Apollon, ton frère.

Voici comment l'avocat Python a traduit ces beaux vers en sa langue romande :

Musés de Sicila, hossims-mê noûtrès tçants...
Ci derrir temps, qu'in vers nos predict la Sibylla,
Ci temps tam désirâ por le mondo et la vela
Li-est ce : gea dê siêcles nos nêt on novil ouârdre :
Astrê descend dau hil, soun aspect por nos couârdre ;
Saturno va gea rê son riâmo quemenhir,
Et deis novallès gents nos menar bâs dau hil.
Accordent tès sêcouârs, et baillant tota teânhe,
Lucina, dê l'infant protège la nessanhe,
Que bandir por-addis va lès siêcles dê fer,
Et rendre l'âgeo d'ouâr à sti vasto univers.
Tendra Divinità ! Dissipa noûtrès peînès ;
Li-est gea toun Apollon dau mondo qu'a lès renès.

Je n'oserais affirmer que les vers de Python rendent bien la beauté, l'harmonie et le charme

du grand poète latin : je laisse le soin de les juger à ceux des lecteurs de ce journal qui sont plus compétents que moi en la matière romande. J'ai voulu simplement rappeler la mémoire d'un patoisant-humaniste, que je crois bien oublié aujourd'hui.

Henri Sensine.



LA TCHIVRA A LA MÈRE CREBLIET

Na biau mourgâ lè tchivra. Se n'ant pas atant de lacî que lè vatse, se fant pas atant de fêrnê, fant adî partya dâo tsêdau dâi pôuro, et avoué honneu, allâ pî ! Et pu, po vo dere, onna bouna tchivra, qu'ârîe bin vaut mî qu'on croûio citoyen, de cliâo coo qu'on è d'obedzi de dere de leu :

— Se sa mère ein avâi fé oncora ion dinse, l'arâi ètâ messa à l'ameinda.

On n'a jamé rein de de parâi po onna tchivra, dein ti lè casse pas de cliâque à la mère Crebliet.

Cliâa pôura bedietta, l'avâi ètâ usâie à profit. L'ein avâi crêchî dâo lacî, et fé dâi peit tchevri, du lo temps que l'ètâi à maître vè la tanta Crebliet.

Et tot parâi, faillâi la veindre et cein couâisâi lo tsin (*fendait le cœur, littéralement cuisait le chien, l'estomac*) de la mère. Peinsâ-vo vâi assebin : la Bedietta l'avâi dâo ronmati. La tita lâi ètâ vegnaîte tota bêtorsa, cotâie su la rita sein pouai sè reveri. Fasâi pedhî de la vère budzi tota sa carcasse po criâ la mère Crebliet. Bêlâve tot de côté et cein fasâi dêlâo. Lo cotson l'ètâi serrâ grâ. Pe rein moian de fêre lo relodzo avoué la tita. Pôura cabra !

Lo leindêman, l'ètâi la faire. L'ant modâ lè doû, la Bedietta et la mère Crebliet, stasse te-reint dêvant, l'autra troupenâve avoué sè get que guegnâvnt adî dâo mîmo côté de la tserrâire, de la part delé.

Et su la faire, lè dzein — mon Dieu que l'ein a que sant sein pedhî — lè dzein risant que cein fasâi mau bin à la mère Crebliet, et principalement de lè z'ouïre dere dinse :

— L'âdrâi bin âo militéro po fêre : à drâte, aligneimeint !

— L'a la guegnâre su trâi z'hâore !

— La faut veindre âo tsapoué (*charpentier*), âo bin âo manigley (*menuisier*). N'arant pas fautâ d'êquerrâ. La tita et l'èpena farant lo mîmo effé...

Et dinse prâo grantenet. Tant qu'à la fin, la mère Crebliet ein a prâo oïu. Adan, tot d'on coup, ie dêtasse sa tchivra et sè remet à modâ contre l'ortô ein deseint :

— Vin, pôura Bedietta, reste pas avoué cliâo moquérant. N'ant pas pî vu que t'avâi la tita rein qu'on tot petit pou vouâlâie (*voilée* !).

Marc à Louis

Soyons brefs... — Je vais publier mon premier livre de vers : « Flâneries ».

— Ton titre est trop long.

— Comment, trop long ? Il tient en un seul mot.

— Oui, mais les deux premières lettres sont de trop.

PARTIE DE BOULES

E jeu de quilles est un des plus nobles qui soient, au dire de quelques-uns, les initiés, qui préfèrent cet exercice en plein air au yass à combinaisons et à surprises, tapé dans une salle enfumée, et l'on ne s'étonne point de voir de graves personnalités se recréer à l'occasion en lançant la boule de hêtre de toute la force de leurs biceps.

Ils ont leur jour, les pédagogues, pour plusieurs le seul de l'année, celui de la conférence officielle de district, généralement en mai. Après les discussions des questions à l'ordre du jour, après le banquet — soyons modeste, disons le dîner, — repus d'esprit et d'estomac, ils éprouvent le besoin d'une diversion, l'envie impérieuse de se secouer, de jouer comme des écoliers. L'un d'eux bat le rappel, rallie ses partisans, entraîne les indécis, réchauffe les tièdes, forme un groupe, le divise par le sort en deux camps opposés, car il faut qu'il y ait compétition pour mettre plus de sel dans les opérations, d'émulation chez les partenaires et d'adresse dans les mains.

Ils sont huit, de toute taille, de tout âge, depuis celui qui entre dans la carrière à celui qui aspire à en sortir ; mais, pour l'instant, ils ont tous vingt ans et ils le font bien voir : c'est le mois de mai, c'est le printemps, c'est la bonne camaraderie.

Le classement est fait, le tableau noir l'atteste et sa série de cases attend les inscriptions, pour lesquelles on adopte un système original, destiné à favoriser — dans une certaine mesure — les joueurs improvisés ou maladroits. Et la partie commence, avec quel entrain, je vous le laisse à deviner. La planche est arrosée, les quilles en bon ordre attendent la danse. Les « blanc » et les « noirs » se succèdent à tour de rôle.

Charles, tête au vent, correctement serré dans son veston, soupèse les boules, se contente de la plus petite, la balance à bout de bras, — comme un encensoir, — à deux reprises, avant de la lancer. La piste est trouvée trop étroite, sans aimantation, et la boule l'abandonne, va se promener sur la droite, en quête des jambes du quilleur. Début plus que modeste, destiné, paraît-il, à ne décourager personne ; le zéro, naturellement, prend la place des unités.

— Tu te réserves, Charles !

— Tu caches tes talents !

— Tu veux jouer à la hausse !...

Gustave, un sérieux, un pince-sans-rire, pose sa pipe, met habit bas, retrousse ses manches de chemise, saisit la plus grosse boule, lui fait prendre un bain et oblige la galerie à se tenir à distance respectueuse pour ne pas être arrosée.

— Tu as l'air de vouloir tout chambarder !

— Tu en fais des frais ! Pour combien ?...

— Quelle allure ! Tu es superbe, tu sais !

— Ce coup aussi, regarde !

Bien campé sur ses jambes, Gustave, unique en son genre, fait décrire à la boule un cercle complet, à croire qu'il vise le ciel, et la projette ainsi qu'une bombe : elle effleure la première quille, sans l'abattre.

— Charrette ! lance-t-il avec dépit.

— Il y a peu de dégâts.

— Il y a eu plus de risques que de mal.

— Quand on embraie de la sorte, aussi !

— A charge de revanche, n'est-ce pas ?

— Oui, on peut mieux ; il faut un commencement.

— A toi, Clovis ! lancent plusieurs voix.

C'est un frais émoulu de l'Ecole normale, un timide souriant qui ne connaît ni boule, ni quilles.

— Vas-y carrément, lui dit-on !

— Tape dans le tas !

— La chance est aux innocents.

— Nous saluons tes débuts.

— Par ce signe tu vaincras.

Le pauvre jeune homme, décontenancé, s'élance, tête baissée... et sa boule ne touche pas la piste rigide et semble fuir le carré à enfoncer.

— La valeur attendra le nombre des années.

— Voyons, il n'est pas donné à chacun de commencer par un coup de maître !

— C'est un coup de hasard, de reconnaissance des lieux...

— Où la pédagogie n'a rien à voir.

C'est au tour d'Arthur.

— Vous allez voir ce que vous allez voir !

— Lui ! c'est un as.

— A-t-il l'esprit d'imitation ? Il pourrait suivre l'exemple de ses devanciers.

— Il n'y a rien d'impossible, avoue Arthur. Je ne connais pas la pose ; il faut tâter le jeu, je ne puis répondre de rien.

Tous sont sur le qui-vive, s'avancant, se penchant, dans l'attente, prêts à applaudir.

— Du haut de l'empyrée cinquante siècles te contemplant, ô Arthur !

— Sauve l'honneur du drapeau ! Nous comptons sur toi.

— Rien ne peut le déridier ; quelle maîtrise de soi !

— Champion, champion !

A ces mots, le champion se détend comme un ressort, et d'un élan magnifique, impétueux et cependant bien calculé, son bras lance la boule qui glisse en tournant sur elle-même, pénètre en vrille parmi les quilles, en fait un carnage ; mais la première, fortement ébranlée, tibute, tibute et... ne tombe pas.

— Rave ! s'écrie Arthur. Elle est vissée, la coquille ! C'était pourtant bien joué, ou quoi ?

— Bien joué, réplique le parti adverse. Nous comptons sur la récidive.

Félix, un homme de poids, aux gestes nobles, s'avance, le sourire aux lèvres, sûr de son coup ; il lève la boule à hauteur de tête, vise le but, et boum ! la bombe s'élance en sifflant, bondit, tandis qu'il la suit des yeux, tordant son buste pour la faire pénétrer au bon endroit en la voyant sur le point de dévier et de sortir de la piste.

— Sept, dit-il en se frottant les mains. Grefrier, dans la case des centaines !

— Et les mille ?

— On y mettra quelque chose de plus. C'est un coup d'essai.

— Ah ! tu vois gros !

— On a fait son apprentissage.

— Maître, nous te saluons.

— Il n'y a pas de quoi ; attendez la suite !

Félix fit si bien que le 8 ou le 9 espéré pour en-tête fut remplacé par un zéro.

— Que voulez-vous, la fortune est traîtresse.

Il n'y a point pour jouer avec autant de désinvolture qu'Albert ; il y va à la bonne franquette, lance la boule d'un bras indifférent : qu'elle aille où elle voudra. Et ce veinard rate rarement son coup ; il enregistre 5, 6, 8.

— Voilà comme on joue, mes frères, s'écrie-t-il ! Qui m'aime m'imité. Avec vos poses, vos simagrées, vous gâchez le métier, de l'œil, du muscle, et hardi !

La partie continue avec des éclats de gaieté, des lazzi, des bravos, avec une extériorisation de tout l'être. Foin de la pédagogie pour quelques heures ! On oublie gosses, leçons, heurs et difficultés, inspecteur, commission scolaire, parents grincheux. On rit au soleil de mai, on chante la jeunesse et les fleurs, on fait des projets pour les prochaines vacances.

Vainqueurs et vaincus de la joute pacifique,

tous fraternisent une dernière fois sous le signe de Bacchus avant la dislocation et rentrent ragailardis, heureux de cette détente passagère.

A. Gaillard.

UN VASE PRÉCIEUX

BEAUCOUP de lecteurs du *Conteur* ignorent probablement l'existence du « Musée du Vieux-Lausanne », dont M. Louis Blanchard est le conservateur compétent autant que sympathique.

Ce musée contient, entre autres choses fort curieuses, un meuble dont lui fit don M. Léon Chapuisat, boursier de la commune de Lausanne. C'est une « garde-robe de voyage », en acajou, aux armoiries de la reine Désirée de Suède (Eugénie-Bernardine-Désirée (née Clary (1777-1860) qui épousa, en 1798, le général français Bernadotte, monté sur le trône de Suède en 1818, sous le nom de Charles XIV.

La dite garde-robe — que de nos jours nous appelons tout simplement une table de nuit — fut léguée par la reine à sa lectrice, Mademoiselle Louise Chapuisat (1812-1896) et conservée par celle-ci comme un pieux souvenir jusqu'à sa mort. Bien entendu, ce meuble, aux yeux de sa détentrice, était une pièce unique. Elle ne songea nullement à en faire le début d'une collection, comme d'autres collectionnent des tableaux, des fers à « bricelets », des channes vaudoises, des serrures antiques, etc. Du moins, il est permis de supposer qu'aucun musée, ne puisse exhiber une collection de tables de nuit historiques.

Le petit meuble dont il est fait mention ici est au complet, ce qui double sa valeur. Il renferme en effet le vase qui eut, il y a soixante-douze ans, l'insigne honneur et le privilège de recevoir le dernier et authentique « pipi » royal de sa Majesté la reine Désirée. Ce n'est donc pas un vulgaire objet de toilette quelconque et il serait souverainement malséant d'en mal penser.

Si vous faites, un jour ou l'autre, une visite au « Musée du Vieux-Lausanne », logé à l'ancien « Vieil-Evêché », à la Cité — vous pourriez plus mal faire — demandez donc à voir ce vase précieux. On se fera un plaisir de satisfaire à votre désir. Mais... défense d'y toucher !

Renseignement historique obligeamment fourni par M. L. Blanchard et irrévérencieusement arrangé par F. W.

QUEL EST LE NOMBRE DES ÉTOILES ?

LE peintre Rochegrosse a exposé au Salon, il y a quelque temps, un tableau intitulé « L'Infini » et qui représentait un couple rêveur devant la mer et dans la nuit.

Le couple était minuscule et la toile immense, toute constellée de points lumineux plus ou moins perceptibles qui donnaient une idée assez exacte d'un beau soir d'été.

Les visiteurs du Salon s'arrêtaient tout surpris, devant la majesté de cet infini colossal qui écrasait littéralement ces deux chétifs échantillons de la pauvre espèce humaine qui tenaient si peu de place au bas du tableau.

Ils étaient émus et confondus comme ils l'avaient été certaines nuits de leur période de vacances au bord du rivage, quand la mer muette s'aplatit, disparaît comme dans un gouffre et que l'on a l'impression que le globe terrestre lui-même n'est plus qu'un grain de poussière dans l'infini.

Si l'expression de la vaste nuit, par des moyens artificiels, est aussi impressionnante, que pourrait-on dire de la nuit elle-même, lorsqu'elle déroule sa splendeur, dans la sérénité d'une calme nuit d'été ?

C'est une sensation d'écrasement qu'elle procure, mais aussi de fierté puisque, parmi tous les êtres vivants, l'homme est le seul qui ait reçu de la nature le privilège de porter son visage tourné vers le ciel.

Cent-trente ans avant Jésus-Christ, Hipparche établit le premier catalogue d'étoiles qui soit arrivé jusqu'à nous. Il y en eut d'autres sans doute, puisque tous les peuples anciens se pas-

sionnèrent pour l'étude des astres où ils cherchaient à lire leur destin.

Les Assyriens, les Chinois, il y a environ six mille ans, fondaient des observatoires nationaux et enseignaient l'astronomie.

Or, à mesure que les instruments d'optique se perfectionnent, on découvre des étoiles nouvelles, de sorte que leur nombre est de plus en plus considérable.

Nos télescopes modernes sont très puissants, et pour dénombrer les étoiles répandues dans l'immensité on rencontre des difficultés inconcevables.

On sait, en effet, que certaines étoiles sont à des distances telles de nous que leur lumière ne nous est pas encore parvenue, la lumière parcourt 75.000 lieues à la seconde.

Les rayons émis par l'étoile Alpha dans la constellation de la Lyre, nous arrivent soixante-quinze ans après avoir quitté l'astre.

Ce n'est pas tout : certaines étoiles se déplacent, comme Arcturus, comme le soleil qui est attiré par la constellation d'Hercule ; d'autres disparaissent comme l'étoile Alpha de la Grande Ourse.

Les étoiles sont classées par grandeur suivant la force de leur éclat. Les étoiles de cinquième grandeur sont les plus petites que l'œil nu puisse percevoir. Une étoile de première grandeur est deux fois et demie plus lumineuse qu'une étoile de deuxième grandeur et ainsi de suite, en d'autres termes, s'il fallait une minute de pose pour photographier une étoile de première grandeur, il faudrait deux minutes et demie pour en photographier une de deuxième grandeur.

Depuis longtemps la liste des étoiles de première grandeur a été dressée.

Il y a 38 astres de première grandeur ; 99 de deuxième ; 317 de troisième ; 1020 de quatrième et 2865 de cinquième.

On a dénombré 9082 étoiles de la sixième grandeur ; 31.570 de la septième et environ 132.000 de la huitième.

Le nombre des astres double ensuite d'échelon en échelon.

Les calculs donnent, pour la quatorzième taille, qui n'a pu être dépassée, 3.963.000 étoiles.

Le recensement total des étoiles qui composent actuellement la carte du ciel s'élève en tout à huit millions trois cent vingt-cinq mille étoiles connues.

Mais il nous reste certainement à explorer dans l'infini, des espaces incommensurables, auxquels succèdent d'autres espaces incommensurables.

Le grand astronome anglais sir Jeans parlant du fameux télescope du Mont Wilson a déclaré à la Société Royale de Londres, que notre soleil appartenait à une famille d'étoiles dont le nombre peut être évalué à trente milliards. Pascal prétendait que le nombre probable des étoiles devrait être exprimé par le chiffre 2 suivi de 24 zéros, que le même nombre de grains de sable suffirait à couvrir toute la superficie de la France d'une couche de plusieurs centaines de mètres d'épaisseur.

Devant la majesté de ces chiffres, le mot « infini » donne le vertige.

UN CANTONNIER ORIGINAL

LE malheureux cantonnier ne doit fichtre pas s'amuser tous les jours, me disais-je.

En effet, par tous les temps, aussi bien par les torrides et accablantes chaleurs de juillet, que par les giboulées de mars ou les ouragans de novembre, le pauvre bougre m'apparaissait assis sur le talus du chemin, la pipe aux lèvres et fumant tranquillement, en rêvant à je ne sais quoi.

A deux pas de lui, appuyée contre un arbre, se dressait sa bicyclette chargée d'un sac à provisions ; à quinze ou vingt pas, gisaient sa pelle et sa pioche.

Chaque jour, en toutes saisons, mes fonctions m'obligeaient à passer deux fois sur cette route, à l'aller et au retour et, pendant dix ans que ce